

L'empreinte du temps

B I O G R A P H I E

Geo Boulloud,
le métallo de Dubedout

Une histoire de Grenoble,
dans les pas d'un militant ouvrier

PIERRE FRAPPAT



Collection «L’empreinte du temps»

- A. Sauvy, *Le jeu de la montagne et du hasard*, 2014 (1^{re} édition 1995)
- Association Mémoire du lycée polonais Cyprian-Norwid, *Des résistants polonais en Vercors. La saga du lycée polonais Cyprian-Norwid, Villard-de-Lans – 1940-1946*, 2012
- R. Bourgeois (dir.), *Currière en Chartreuse. Le silence du désert*, 2011
- R. Canac, *Jacques Balmat dit « Mont-Blanc »*, 2009
- R. Glénat, *Les derniers guides paysans, Saint-Christophe-en-Oisans*, 2009
- M. Pérès, *Henry Russell et ses grottes, Le Fou du Vignemale*, 2009
- C. Robert-Muller, A. Allix, *Les Colporteurs de l’Oisans*, nouvelle édition 2009 (1^{re} édition 1979)
- Collectif, *Ces demoiselles au tableau noir, Souvenirs d’institutrices en Oisans 1913-1968*, 2008
- R. Canac, *Gaspard de la Meije*, 2007
- C. Muller, *Le Dauphiné, berceau de la solidarité*, 2005
- Collectif, *Écoles en Diois. Témoignages de 1940 à 1970*, 2004
- T. Charles-Vallin, *Les aventures du chevalier géologue Déodat de Dolomieu*, 2004
- E. Filhol, *Un camp de concentration français. Les Tsiganes alsaciens-lorrains à Crest. 1915-1919*, 2004
- F. de Bouillane de Lacoste, *Les Gentilshommes-Verriers de la région du Poët-Laval aux XVII^e et XVIII^e siècles*, 2003
- J.-P. Andrevon, *Je me souviens de Grenoble*, 2001
- R. Bourgeois, G. Luciani, *Gendarmes en Corse sous la Restauration*, 2001
- M. Chaulanges, *Les Rouges Moissons*, 2001
- D. Grévoz, *Guide de haute montagne, une passion, un métier*, 2001
- Y. Manzoni, *D’Italie et de France*, 2001
- M. Chaulanges, *Le Roussel*, 2000
- M. Chaulanges, *Les Mauvais Numéros*, 2000
- M. Rivière-Sestier, *Remèdes populaires en Dauphiné*, éd. 2000
- R. Bourgeois, R. Canac, *Chroniques d’une fin de siècle en Dauphiné*, 1997
- A. Sauvy, *Les Flammes de pierre*, 1993
- Ph. Bourdeau *et al.*, *Le Mont Aiguille et son double*, 1992
- J. Linossier, *La Dauphinoise. Histoire d’une entreprise au pays de la houille blanche*, 1989
- Ph. Bourdeau, *Une mémoire alpine dauphinoise, Alpinistes et guides- 1875-1925*, 1988
- J. Sgard, *Les Trente Récits de la Journée des tuiles*, 1988
- P. Béthoux, *Sortez de Babylone! La révocation de l’édit de Nantes dans le pays de Mens*, 1985

Préface

Il n'est pas de second rôle dans l'histoire. Les récits, tels les mythes fondateurs, font certes la part belle à quelques héros, laissant dans l'ombre bien des protagonistes dont on pressent que certains ont joué un rôle déterminant. Et il faut, plus tard, toute la sagacité des historiens pour tenter de comprendre des faits, des évolutions, des changements de comportement et restituer ainsi des situations où chaque personnage est à sa juste place. D'où l'intérêt de ces travaux d'histoire immédiate réalisés alors qu'il est encore temps, pour lesquels on peut encore recueillir des témoignages de première main et rassembler facilement la documentation indispensable.

Georges Boulloud aurait pu faire partie de la longue liste des acteurs oubliés de cette période majeure de l'histoire contemporaine de Grenoble que furent les années 1960-1970, sans la détermination de quelques-uns de ses amis – auxquels se sont joints des observateurs (déjà historiens) – qui ont jugé qu'il méritait une meilleure attention ; voire que la compréhension de cette période serait incomplète s'il ne figurait pas dans le générique. Bien au-delà d'un simple hommage, cet ouvrage tente de rendre compte du rôle joué par un militant

ouvrier dans les profondes évolutions, sinon les ruptures, que va connaître Grenoble dans ses « années laboratoire ». Dans une ville où règnent en maîtres les ingénieurs, les universitaires et les chercheurs, cette place occupée par un ouvrier syndicaliste est tout sauf secondaire.

À lui seul, le parcours de Geo Boulloud mérite attention. De la Jeunesse ouvrière chrétienne à la CGT, puis au PSU, l'ouvrier du quartier Saint-Bruno devenu ajusteur chez Neyrpic se découvre lors d'un difficile conflit social qui dure neuf mois et suscite un retentissement national. Jouant alors un premier rôle, il se fait connaître à cette occasion. Deux ans plus tard, il est présenté au futur maire de Grenoble, Hubert Dubedout...

Mais par-delà la personnalité de Geo Boulloud, ou plutôt derrière elle, devient possible une nouvelle lecture des politiques mises en œuvre durant cette période, ces dix-huit années des trois municipalités conduites par Hubert Dubedout. L'auteur de cette analyse, Pierre Frappat, avait déjà livré une première étude – *Grenoble, Le mythe blessé*, devenu ouvrage de référence – qui avait planté le décor et décodé les conditions qui avaient présidé à la constitution d'un véritable mythe grenoblois, jusqu'à sa fracture présumée. Dans les différents domaines de l'intervention publique (l'urbanisme, la culture, le social, l'économie, etc.), partout où Geo Boulloud intervient, directement ou indirectement, Pierre Frappat livre une fine analyse et renouvelle, trente-cinq ans après la parution de son ouvrage, ses interprétations à propos du bouillonnement grenoblois de ces deux décennies. Autant de portraits de personnalités, autant d'informations peu ou jamais diffusées, permettent de mieux comprendre cette situation à bien des égards exceptionnelle. Geo Boulloud demeure le fil conducteur, et permet ainsi à l'auteur de poursuivre son analyse historique au-delà de la fin des années

Préface

1970, après la parution du premier ouvrage, jusqu'à la fin de l'aventure, la chute de Dubedout et les années Carignon.

Restent, par-delà ce parcours exemplaire, les mystères d'une vie et d'un engagement si entier et si déterminé. Dans ses derniers combats, auprès des travailleurs immigrés ou des malades, il admet que la foi est son ressort et sera son viatique. Il disparaît dans un relatif isolement, le 3 août 2013, dans une ville qui l'ignore. Le présent ouvrage nourrit la prétention de le rétablir à sa juste place dans la mémoire collective.

Jean Guibal
Conservateur en chef du patrimoine
Directeur du Musée dauphinois

Prologue

Ils étaient cinq hommes autour de la table. Ils s'étaient donné rendez-vous, en cette fin d'après-midi de janvier 1965, après une longue journée de travail. D'un côté il y avait Hubert Dubedout et Yves Droulers. Ils étaient un peu chez eux, puisque cette rencontre se déroulait à Seyssins, dans une salle de la maison d'hôtes du Centre d'études nucléaires de Grenoble (CENG) où ils travaillaient l'un et l'autre. En face d'eux, il y avait Georges Boulloud, flanqué de Michel Hollard et Jean Verlhac. Georges Boulloud que tout le monde appelait Geo, sauf Dubedout qui dira toujours : « Monsieur Boulloud », comme Geo dira toujours : « Monsieur le Maire ». Les premiers représentaient le Groupe d'action municipale (GAM), les seconds le Parti socialiste unifié (PSU). Ils se rencontraient pour la première fois pour voir si un accord était possible pour monter une liste commune pour les élections municipales du mois de mars. Cinq hommes, pas une femme. Même à gauche, elles n'étaient pas encore invitées à la table de la politique.

Ces cinq hommes ne se connaissaient pas, juste de nom et de réputation. Mais Yves Droulers avait cependant tuyauté Dubedout. Ingénieur au CENG, il était responsable

de la section CFDT, et animateur au sein de l'union départementale de ce syndicat, d'une commission chargée du suivi de la vie politique. Quelques semaines auparavant, avec une poignée d'autres militants, il avait accompagné Dubedout dans la fondation du Groupe d'action municipale. Il ne connaissait pas personnellement ses interlocuteurs mais il savait qui ils étaient.

Michel Hollard était le plus jeune, 23 ans et déjà secrétaire fédéral adjoint du PSU dans l'Isère. Il était depuis peu assistant à la faculté des sciences. C'était le cadet d'une lignée de Hollard, tous militants, presque tous PSU, tous nourris au lait du protestantisme. Dubedout connaissait un de ses frères aînés, François, qui dirigeait le Comité d'expansion de l'Isère et qui militait à l'Union de quartier Alliés-Alpins, dont il était président. Il avait eu l'occasion de le rencontrer, au cours des deux dernières années, dans les travaux préparatoires du V^e plan qui avaient mis en évidence le retard criant de Grenoble en matière d'équipements publics. Dubedout avait fait la connaissance d'un autre frère Hollard, Daniel, médecin hospitalier, spécialiste d'hématologie, qui avait participé à la création du Planning familial à Grenoble. Il l'avait déjà croisé au CENG où le directeur, Louis Néel, auprès duquel travaillait Dubedout, venait de favoriser la création d'un laboratoire dédié à l'hématologie dans laquelle Daniel Hollard développa ses recherches. Cet homme jeune, brillant, séduisant, se voyait aussi promettre une belle carrière politique – deux ans plus tard *Le Nouvel Observateur* allait le surnommer le « Kennedy grenoblois ».

Jean Verlhac venait d'arriver à Grenoble. Dubedout savait qu'il comptait au PSU dont il avait été, cinq ans plus tôt, un des fondateurs et un des dirigeants nationaux. On lui prêtait déjà, grâce au respect qu'il inspirait, à sa culture, à la force de ses convictions, une aptitude à gérer des situations

conflictuelles comme le PSU en connut tout au long de son histoire. Aptitude remarquable aussi à tirer des ficelles et à monter des coups politiques. Ce soir, il était justement là pour ça. Dubedout savait qu'il avait été gravement blessé lors de la manifestation dite du métro Charonne du 8 février 1962. Verlhac, violemment tabassé par des policiers, eut un traumatisme crânien dont il se remit difficilement. Deux ans après Charonne, son médecin lui recommanda de s'établir en province pour échapper à l'agitation parisienne. Il choisit de se poser à Grenoble; on verra que ce choix n'était pas dû au hasard. Par contre Dubedout ne savait rien de son itinéraire et il mettrait longtemps avant de le découvrir, car cet homme était pudique et d'une grande discrétion. Il ignorait alors que Verlhac avait été dans la Résistance, à vingt ans, à Lyon, un courageux agent de liaison du chef d'état-major de la 1^{re} Région des Forces française de l'intérieur. Il ignorait également tout de son parcours politique qui l'avait conduit de l'Union des chrétiens progressistes au Parti socialiste unifié. Il ne se doutait pas que Jean Verlhac, à la personnalité à bien des égards éloignée de la sienne, allait être son adjoint le plus proche, à la mairie, au cours des dix-huit prochaines années. Les deux hommes avaient cependant plusieurs points communs qu'ils ignoraient alors: ils avaient le même âge, quarante-deux ans à l'époque; l'un et l'autre, à vingt ans, avaient servi dans la Résistance; ils avaient fait partie de mouvements chrétiens; ils aimaient tous les deux la montagne, Dubedout pour l'alpinisme, Verlhac pour le ski.

Au cours de cette rencontre Verlhac ne dit pas grand-chose, il en avait l'habitude, et il laissa Boulloud parler. Il le fit d'autant plus volontiers qu'il avait réussi, non sans mal, à convaincre Geo de la stratégie à adopter: aller le plus loin possible dans la tentative d'unité avec les communistes,

mais en refusant leurs prétentions d'hégémonie complète dans l'alliance, et, après avoir acté la rupture avec le PCF, se tourner vers le GAM de Dubedout pour proposer ensemble une alliance avec les socialistes de la SFIO, plus ou moins cantonnés au rôle de force d'appoint électorale. Du pur Verlhac!

Ce moment où fut scellée l'entente entre le GAM et le PSU, Georges Boulloud l'a évoqué de façon très laconique en 1996 lors du colloque sur « Dubedout, l'homme public », mais on ne sait rien sur la première impression que lui fit Dubedout. Cinquante ans après, Michel Hollard se souvient en revanche de l'impression que Boulloud fit sur Dubedout : il n'avait d'yeux que pour lui. Cet homme solide, à la voix forte, au parler rude et franc, l'impressionna d'emblée. Il se présenta comme ouvrier ajusteur chez Neyrpic, il parlait des ouvriers, il se souciait de savoir ce que leur alliance apporterait aux ouvriers grenoblois. Dubedout dut très vite percevoir que cet homme pouvait lui être précieux. Depuis des mois, il côtoyait des universitaires, des chercheurs, des ingénieurs, un peu comme ces Droulers, Hollard, Verlhac qui l'entouraient, et comme lui-même bien sûr, mais des ouvriers il n'en fréquentait pas. Cet ouvrier, ce métallo, il le voulait sur sa liste.

Dubedout, ce soir-là, savait encore peu de chose sur Boulloud. Il savait qu'il avait été le porte-parole de l'intersyndicale, deux ans plus tôt, au moment du conflit Neyrpic ; c'était à peu près tout. Il découvrirait peu à peu le profond enracinement de cet homme dans le monde ouvrier grenoblois : le quartier Berriat Saint-Bruno de sa jeunesse, l'engagement dans la Jeunesse ouvrière chrétienne, la militance syndicale à la CGT, la militance politique d'un chrétien de gauche. Entouré de néo-Grenoblois issus de milieux plutôt favorisés, Dubedout découvrait un de ces rares Grenoblois nés à Grenoble ; et en plus un ouvrier ! Grenoble l'industrielle

où, à l'époque, on l'oublie souvent, près de 40 % de la population active était constituée d'ouvriers ! Décidément, ce Boulloud avait un profil intéressant. Mais ce que Dubedout ignorerait encore longtemps, c'était l'attachement de Georges Boulloud à sa foi. Une foi fondée sur l'Évangile qui s'empara de lui à l'adolescence et qui l'habita jusqu'à la fin de sa vie, malgré ses relations tumultueuses avec l'institution ecclésiastique. De cela, il ne s'ouvrait jamais dans ses engagements publics. Dans son syndicat, dans son parti, dans ses activités municipales, il veillait au respect laïc de la neutralité et de la tolérance. Dubedout, plus distant avec sa filiation chrétienne, eut d'ailleurs la même attitude.

L'accord fut scellé dès cette rencontre et ils se tournèrent ensuite vers les socialistes de la SFIO pour constituer leur liste. Il était convenu qu'en cas de succès, Dubedout, ce quasi inconnu, serait maire. Ces hommes croyaient-ils à la possibilité de leur victoire ? Un peu, mais pas plus. Pourtant, contre tous les pronostics, ils l'emportèrent. Après avoir devancé les communistes au premier tour alors que le PC dominait électoralement la gauche à Grenoble depuis la Libération, au deuxième tour, ils battirent le maire sortant, Albert Michallon, un gaulliste qui avait dans son bilan la tenue prochaine, en 1968, des Jeux olympiques d'hiver à Grenoble. En 1965 comme en 1971, puis en 1977, les élections municipales dans les villes se déroulaient au scrutin de liste majoritaire à deux tours, sans panachage et sans possibilité de fusion entre les deux tours. Les 37 candidats de la liste victorieuse emmenée par Hubert Dubedout se retrouvèrent donc tous à la mairie. Parmi eux, il y avait seulement trois femmes et un seul ouvrier. Georges Boulloud était bien devenu le métallo de Dubedout.

La disparition de Georges Boulloud en août 2013, à l'âge de 82 ans, passa presque inaperçue à Grenoble. Sauf

des quelques centaines de militants – vieux militants – qui, au cœur de l'été, se retrouvèrent autour de sa dépouille au centre œcuménique Saint-Marc. Pour eux, il ne faisait pas de doute qu'une page de l'histoire de Grenoble se tournait avec la fin du parcours d'un homme exceptionnel. Exceptionnel, car il avait été mêlé à de nombreux épisodes de l'histoire de cette ville, mais surtout parce qu'il représentait un type d'homme qui ne se rencontre plus guère : militant, ouvrier, chrétien.

Il y eut à Grenoble, des années 1940 aux années 1990, bien d'autres belles figures de militants ouvriers. Chrétiens ou non. Beaucoup croisèrent d'ailleurs le parcours de Geo Boulloud et plusieurs sont évoqués dans ce livre. Ces militants eurent leur part dans la construction de la réputation d'une ville que l'on a érigée en mythe. Mais le récit grenoblois, s'il fait la part belle, à juste titre, aux Paul-Louis Merlin, Louis Néel, Louis Weil, Hubert Dubedout et quelques autres, ne dit généralement pas grand-chose de ces militants ouvriers qui, pour certains d'entre eux, furent aussi des initiateurs du Grenoble contemporain.

Ce qui fait le caractère unique du parcours de Georges Boulloud est sa participation active à plusieurs des faits qui ont marqué l'histoire de Grenoble dans la deuxième moitié du xx^e siècle. On verra que son parcours résidentiel a été le reflet de l'évolution urbaine de Grenoble. Enfant du quartier populaire Saint-Bruno auquel il resta très attaché, il fit le saut dans le Grenoble nouveau en choisissant d'aller vivre au Village olympique, dès les Jeux de 1968 terminés. Mais l'intérêt principal du parcours de Georges Boulloud est ailleurs : il fut au cœur de plusieurs des événements qui ont transformé Grenoble, à commencer par le conflit majeur qui affecta l'entreprise Neyrpic en 1962-1963. Les 4 000 salariés du principal fabricant français de turbines hydrauliques

tentèrent de résister à la volonté d'un nouveau patronat de détruire le modèle social de l'entreprise. Geo Boulloud fut le porte-parole d'une intersyndicale qui réussit à solidariser au mouvement de nombreux secteurs de la population grenobloise. Il bénéficiait d'une expérience syndicale forte ayant été pendant cinq ans secrétaire de la section CGT des ouvriers de Neyrpic.

L'affaire Neyrpic fut pour beaucoup dans l'émergence du courant d'opinion qui conduisit au succès d'Hubert Dubedout aux élections municipales de 1965. Rien d'étonnant si Dubedout tint à l'avoir dans ses équipes à deux reprises, de 1965 à 1971, puis de 1977 à 1983. Prolongeant son engagement syndical par un engagement politique, il suivit la filière d'une deuxième gauche issue, pour une part, de la mouvance des chrétiens de gauche. En 1963, il avait accédé au poste de secrétaire fédéral du PSU et à ce titre il se trouva associé, avec son complice Jean Verlhac, aux négociations qui conduisirent à cet attelage inattendu SFIO, PSU, GAM autour de Dubedout. À la mairie, Georges Boulloud resta un ouvrier. Il tenait à un équilibre entre son engagement municipal et sa vie d'ouvrier ajusteur qui pointait à l'usine tous les matins à 6 h 45 et continuait à se faire élire délégué du personnel par ses collègues d'atelier. Un équilibre qui fut très difficile à tenir, surtout quand sa santé commença à se dégrader au milieu des années 1970.

Outre les relations avec les organisations syndicales, le nouveau champ d'action qu'il investit fut l'accueil et le logement des travailleurs immigrés. Cela l'amena à présider à deux reprises l'Office dauphinois des travailleurs immigrés (ODTI), association créée en 1970 à l'initiative de la mairie. C'est alors que Georges Boulloud va se trouver impliqué dans la politique dite des Vieux Quartiers. Cette politique originale, très volontariste, visait à renforcer la vocation

d'habitat social de ces quartiers, à commencer par le quartier Très-Cloîtres, peuplé de travailleurs maghrébins.

Ce n'est pas le simple hasard des circonstances qui amena Georges Boulloud à lier ses activités militantes à des moments importants de la vie de sa ville. Cela résulte d'une volonté : vivre « en tenue de service dans le sillage du Christ de l'Évangile ». Cette expression lui était chère. Il l'avait empruntée au père jésuite Pierre Ganne qui fut son principal maître à penser à l'âge adulte. Mais son parcours de militant trouve sa source dans la JOC, la Jeunesse ouvrière chrétienne, qu'il découvrit à 15 ans dans son quartier Saint-Bruno. Tout découle de là : son engagement syndical précoce, puis son engagement politique ; sa vie de foi poursuivie avec constance et une grande fidélité à son Église, malgré les crises, les épreuves et les révoltes. Georges Boulloud se trouva au cœur de l'affrontement violent qui opposa au tout début des années 1960, les militants ouvriers chrétiens de la région grenobloise à l'évêque de Grenoble, M^{gr} Fougereat, un prélat étranger au monde ouvrier. Les fils furent partiellement renoués quand arriva à la tête du diocèse de Grenoble, en 1969, le nouvel évêque M^{gr} Matagrin. Mais il continua à dire son fait à l'institution, à sa façon rugueuse, convaincue, mais libre et stimulante. C'est la voix forte, parfois tonitruante, d'une sorte de prophète que beaucoup entendaient.

Ce n'est pas qu'anecdotique, mais c'est aussi par la JOC qu'il connut Suzanne Allemand, qui deviendra son épouse et la mère de leurs quatre enfants. Suzon travaillait en usine, comme lui, jociste, comme lui, syndicaliste, comme lui. Tout au long de leur vie, ils n'ont cessé de s'épauler.

Dans les églises, les meetings, les réunions syndicales ou de parti, dans les réunions de travail avec les permanents de l'ODTI, les techniciens de l'équipe Vieux Quartiers ou

de la commission des travaux de l'Office HLM dont il assura la présidence, quand Geo Boulloud prenait la parole on se taisait et on écoutait. Il parlait fort, porté par les convictions qui l'habitaient, non pour impressionner mais avec le souci d'aller à l'essentiel, de mettre en évidence les blocages et d'avancer collectivement. Cette méthode d'intervention lui venait de la JOC et surtout de son expérience syndicale dont il disait, lui qui avait échoué au certificat d'études, qu'elle lui avait tout appris.

Voilà l'homme que ce livre va tenter de faire découvrir. Un type d'homme – ouvrier, catholique, militant – qui semble appartenir à une espèce en voie de disparition. Il était tentant de se limiter à un hommage, un peu nostalgique, en rassemblant un bouquet de témoignages. Mais il est apparu à la dizaine de personnes réunies autour de ce projet de livre, et qui en ont suivi la genèse pendant plus d'un an, que le meilleur hommage à rendre à Georges Boulloud était plutôt de le traiter comme un sujet historique. Projet ambitieux et difficile. À partir du personnage de Georges Boulloud, c'est aussi une approche de quelques aspects de l'histoire de Grenoble qui est tentée. Nous avons souhaité parcourir quelques pages de l'histoire récente de la ville, celle de la deuxième moitié du xx^e siècle, en nous mettant dans les pas de la belle personnalité de Geo.

Pour situer la vie et l'action de Georges Boulloud dans le contexte de sa ville et de son temps, nous avons utilisé divers ouvrages généraux et quelques monographies dont on peut trouver les références dans la bibliographie, en fin d'ouvrage. Nous avons recherché, avec le soutien des quatre enfants de Georges Boulloud et Suzon, son épouse, décédée depuis, en décembre 2014, les documents personnels et familiaux utiles. Nous avons pu retrouver la transcription de divers entretiens que Georges Boulloud accorda en différentes

occasions. Nous avons consulté différentes collections de quotidiens, en particulier le quotidien communiste grenoblois *Les Allobroges*, pour la période de la guerre d'Algérie. La consultation du *Dauphiné Libéré* s'est révélée très utile pour la période du conflit Neyrpic et pour certains épisodes électoraux. Différentes sources d'archives nous ont été aimablement ouvertes et ont été, en partie, exploitées : Archives du département de l'Isère, de la mairie de Grenoble, du diocèse de Grenoble et de l'Institut d'histoire sociale de la CGT de Saint-Martin-d'Hères.

Dans la période récente, Georges Boulloud fut très accroché à Internet. Sa mobilité amoindrie et la maladie de son épouse le retinrent davantage chez lui. Il militait toujours, mais de façon plus virtuelle. Plusieurs personnes ont conservé certains de ces courriels à caractère public et nous les ont communiqués. Nous avons pu ainsi en consulter plusieurs dizaines, envoyés entre 2002 et 2013. Georges Boulloud était plus à l'aise à l'oral qu'à l'écrit, mais il a laissé cependant d'assez nombreux textes, tels ces courriels des années 2000 ou son éphémère correspondance avec Pierre Mendès France quand celui-ci entretenait un lien particulier avec Grenoble, entre 1966 et 1972. S'y ajoute la transcription de diverses interviews qu'il donna dans les vingt dernières années de sa vie.

Enfin nous avons eu recours aux témoignages, par de longs entretiens, d'une quarantaine de personnes qui, à un titre ou à un autre, ont été témoins du parcours de Georges Boulloud. On sait l'intérêt mais aussi les limites des témoignages oraux. Ces entretiens se sont cependant révélés utiles et furent tous l'occasion de belles rencontres. Presque tous ces témoignages ont fait référence à la voix forte, parfois tonitruante, de Geo. Cette voix nous accompagne dans ce parcours à travers divers aspects de l'histoire de Grenoble, des années de l'entre-deux-guerres au début de ce siècle.

il eut la surprise d'y découvrir un grand nombre de garçons qu'il ne connaissait pas et qui travaillaient surtout chez des artisans ou des commerçants et qui avaient des conditions de travail très dures, beaucoup plus dures que ce qu'il connaissait à l'école d'apprentissage de Neyrpic. Surtout, il réalisa que ces jeunes travailleurs qui n'avaient aucun soutien syndical étaient livrés au bon vouloir de leur patron et étaient soumis à une exploitation sans frein. Il l'exprima plusieurs fois par la suite : il prit alors conscience que la classe ouvrière était composite et que, dans la métallurgie, il appartenait à une certaine aristocratie du monde ouvrier. Il réalisait que le métallo, dont on faisait souvent l'archétype de l'ouvrier issu de la révolution industrielle, ne représentait pas à lui seul toute la classe ouvrière.

Les jocistes se retrouvaient régulièrement dans ces réunions où les participants se livraient à ce que, dans le jargon de l'Action catholique on appelait une « révision de vie ». Chacun était appelé à prendre la parole en se situant dans le fameux triptyque : « voir, juger, agir ». Le « voir » reposait sur les observations de chacun concernant un thème choisi, souvent abordé à partir d'une enquête menée auprès d'autres jeunes. Ce pouvait être sur les conditions de travail, la sexualité, les congés, un secteur d'activité. Avec « juger », chacun était appelé à se positionner mais aussi à se mettre en question. « Agir », c'était le moment où l'on prenait des résolutions d'engagements. L'aumônier était toujours présent, mais il restait discret. Il se livrait rarement à un enseignement de catéchisme que la plupart des jeunes auraient d'ailleurs mal supporté.

La JOC proposait aussi à ses membres de suivre des récollections pour approfondir leur foi et leur engagement. Geo était friand de ces « récos ». L'une de ces sessions le marqua particulièrement du fait d'un incident mineur qu'il a plusieurs

fois relaté et qui allait se révéler riche de prolongements. Cela se passait fin 1952, juste après son retour de l'armée. Il avait 21 ans. Il s'est retrouvé avec des jeunes travailleurs dans le domaine des jésuites à Saint-Hugues, alors situé à Saint-Égrève, dans la banlieue grenobloise. Les jocistes chahutaient. Un père jésuite leur demanda de faire moins de bruit, c'était Pierre Ganne. Le père Ganne faisait partie de la charrette des jésuites de Fourvière qui venaient d'être sanctionnés par leur ordre, sous pression de Rome, en étant interdits d'enseignement et de publication et contraints de quitter Lyon. Pour Georges Boulloud, le père Ganne allait devenir un phare qui éclaira sa vie d'adulte. Le jésuite l'invita à venir bavarder dans son bureau. Sur les étagères de la bibliothèque du père Ganne, il y avait la photo d'un homme encore jeune. Geo ne put s'empêcher de lui demander de qui il s'agissait. C'était la photo d'Emmanuel Mounier, le philosophe d'origine grenobloise, mort deux ans avant, à l'âge de 45 ans. Geo découvrit ainsi, le même jour, Ganne et Mounier. Le premier l'aida, comme il en aida beaucoup d'autres, à nourrir une foi d'homme libre. Le second, qu'il connaissait peut-être sans vraiment le lire – on n'a pas trouvé de textes de Mounier dans sa bibliothèque –, fut pourtant sa référence intellectuelle.

Georges Boulloud aimait se référer à ce philosophe chrétien qui, dans sa revue *Esprit* et dans divers ouvrages, dénonçait avec vigueur le « désordre établi » et liait foi et engagement. Directement, ou par l'intermédiaire du père Ganne, il prit connaissance d'une pensée qui ne pouvait que le toucher. Ainsi de ce qu'écrivait Emmanuel Mounier dans *L'affrontement chrétien*, un essai au ton de vigoureux pamphlet roboratif publié au début de l'année 1945. « Le christianisme devient rapidement dans nos pays une religion de femmes, de vieillards et de petits-bourgeois.

Il est à peu près éliminé de l'élément dur de nos populations modernes : l'élément ouvrier ». Ou encore : « Le christianisme est évacué avec les honneurs officiels pour installer sous le même nom et à l'insu des badauds une religiosité utilitaire dépendante de la police et des sociétés. La foi, l'espérance et la charité cèdent le pas, dans le cœur du pratiquant-trafiquant, au goût de la sécurité, de l'économie, de la petite vie, de l'immobilité sociale ». Ces lignes pouvaient amuser Geo : « Comme j'aime voir les petits jocistes penser aux étoiles, j'aime que M. le curé encourage une équipe de football. Un shoot vigoureux est un premier élan vers les étoiles, un bon moyen de remuer l'air autour des vies intérieures trop confinées ». Mais le cœur de l'enseignement de Mounier, que reprit le père Ganne, était là, résumé dans ces dernières lignes de *L'affrontement chrétien* : ne pas avoir peur de la liberté, de la vérité, de vivre, et « réconcilier l'ardeur et le réalisme, la jeunesse militante et la maîtrise du monde, l'amplitude révolutionnaire et l'aventure individuelle. Seul peut-être le christianisme a le geste assez large... »

Étonnante coïncidence, presque au même moment, à Paris, un jeune intellectuel se confrontait à la pensée de Mounier, c'était Jean Verlhac. D'abord très critique au début des années 1950, Verlhac fit ensuite de Mounier son guide intellectuel pour sa réflexion sur la nécessaire autonomie du politique par rapport au religieux, pour un chrétien.

Par boutade, on disait qu'à la JOC on y entraït athée et qu'on en ressortait... athée. Mais il y avait tous les cas de figure. Georges Boulloud, lui, y entra sans trop savoir où il en était d'un point de vue religieux, mais il en ressortit avec une foi solide dont il ne se départira pas.

Chapitre 5

Le « laboratoire » grenoblois des années Dubedout

Le métallo à la peine

« J'étais mort ! » C'est la réponse que faisait invariablement Georges Boulloud quand on l'interrogeait pour savoir pourquoi il ne s'était pas représenté à la mairie avec Dubedout, en 1971, au terme du premier mandat. Ouvrier à plein temps, conseiller municipal à plein-temps, il n'en pouvait plus. Le rythme avait été infernal à la mairie avant les Jeux olympiques, mais ce ne fut guère mieux ensuite. Certes, il n'était pas adjoint et n'apparaissait donc pas en première ligne, mais il se faisait un point d'honneur de participer à la préparation des décisions les plus importantes. Par ailleurs, la répartition des tâches entre les élus fit que plusieurs responsabilités très prenantes lui échurent.

C'est un malheureux concours de circonstances qui l'amena à suivre, pour le compte de la municipalité, la gestion du personnel municipal quand son collègue Aimé Maurin, ancien dirigeant grenoblois de la CFDT, tomba malade et que Geo hérita de sa délégation. Il reconnaissait

volontiers qu'il ne fut pas à l'aise dans cette fonction où le militant syndicaliste qu'il restait jouait, si l'on peut dire, à contre-emploi. Il raconta à certains de ses plus proches un épisode qui le mit mal à l'aise. Une délégation syndicale des personnels municipaux demanda à le rencontrer pour porter une revendication portant sur les salaires. Il demanda aux délégués un délai de quelques jours avant de formuler des propositions. Il les reçut donc de nouveau et leur tint à peu près ce discours dont il ne fut pas fier : quand tout le monde prendra le travail à l'heure, quand tout le monde attaquera sa tâche sans perdre trop de temps à lire le journal et à le commenter, vous viendrez me revoir. Il eut alors le sentiment de trahir quelque chose, de passer dans l'autre camp. À l'inverse, Geo s'impliqua de plus en plus dans le suivi des travailleurs immigrés, pas à partir de son bureau à la mairie mais là où ils vivaient, en particulier dans le quartier Très-Cloîtres. Enfin sa première délégation, relations avec les syndicats, hors la mairie, l'amena à s'investir fortement dans une institution naissante : la Maison de la promotion sociale (MPS). Là aussi il eut à connaître d'un épisode difficile pour lui.

Geo eut une charge allégée du côté du PSU. Pendant toute la durée du mandat municipal, il quitta le secrétariat de la fédération de l'Isère, le laissant d'abord à Michel Hollard avec qui il faisait équipe depuis déjà plusieurs mois. Comme Verlhac, devenu adjoint à l'urbanisme, Boulloud se mit un peu en retrait du fonctionnement du PSU local. L'accession aux responsabilités municipales eut d'ailleurs pour effet de tenir à distance du parti plusieurs de ses éléments les plus actifs. Cela eut aussi pour effet de polariser le PSU grenoblois sur son action à la mairie, ce qui provoqua parfois des tensions entre certains militants et les élus qualifiés par ces militants de « PSU municipal ».

Le paroxysme de ces tensions fut atteint dans l'après 1968 quand le PSU, tiraillé entre de nombreuses tendances, connut une certaine dérive gauchiste. La fédération de l'Isère fut alors prise en mains par Pierre Bariol, ancien permanent de la CFDT, qui dirigeait la Maison de la promotion sociale. Cet équipement, qui fonctionnait depuis 1965 sur le campus universitaire, se situait dans le prolongement des initiatives de Promotion supérieure du travail qu'avaient portées, dans les années 1950, Louis Weil, le doyen de la faculté des sciences et l'Association des amis de l'université de l'industriel Paul-Louis Merlin. Ce dernier fut d'ailleurs le premier président de la MPS, mais très vite, dès 1966, sous l'influence conjointe de la municipalité de Grenoble et des syndicats, la MPS fut réorientée comme outil de formation pour les syndicats et surtout pour héberger des préformations professionnelles, en particulier des travailleurs immigrés que la fin des chantiers olympiques allait bientôt libérer. C'est par ce biais que Geo allait se sensibiliser à la situation difficile que connaissaient nombre de travailleurs immigrés pour leur logement.

Boulloud, délégué par la municipalité au conseil d'administration de la MPS en prit alors la présidence avec l'appui des collectivités locales représentées et des syndicats, et Bariol fut recruté pour en prendre la direction. En 1971, un conflit très dur l'opposa à la CFDT, son propre syndicat, qui souhaitait l'écartier de la direction de la MPS dont le conseil d'administration était depuis peu présidé par Dubedout qui avait succédé à Boulloud. Les relations entre les deux camarades du PSU, l'un président, l'autre directeur, avaient été tendues. Difficile de démêler les raisons des nombreux conflits qui émaillèrent la vie de la MPS au cours de ces années. Toujours est-il qu'en 1971, Pierre Bariol diffuse

un manifeste où il prend à partie la CFDT dont il dénonce « les méthodes bureaucratiques », mais en profite au passage pour régler des comptes avec la municipalité et, selon ses termes, « les groupes qui se veulent hégémoniques : une fraction du PSU et le GAM ». On apprend dans ce texte que Boulloud, qui, au moment où ce manifeste fut rédigé, n'était plus conseiller municipal et venait de reprendre à Bariol la direction de la fédération de l'Isère du PSU, avait fait partie de la délégation chargée de lui annoncer le non-renouvellement de son contrat de directeur. Pierre Bariol amorce dans ce texte une analyse de gauche de l'action de la municipalité :

« La municipalité de Grenoble (ou en tout cas sa fraction hégémonique) a une politique bien déterminée dans le domaine socioculturel. Les aspects les plus apparents sont : la Maison de la culture, l'ODTI (Office dauphinois des travailleurs immigrés), l'Office des personnes âgées, la Villeneuve, le centre social Berriat, la Maison du tourisme. Partout on essaie d'encadrer et d'institutionnaliser les phénomènes sociaux, souvent à l'aide de gros équipements seulement maîtrisables par les couches sociales bien représentées par le GAM et le PSU municipal. »

Cette analyse fut souvent reprise, au début des années 1970, par différents groupes d'extrême gauche dont l'audience s'accrut fortement chez des jeunes qui n'avaient pas été partie prenante des mouvements sociaux qui avaient marqué le Grenoble des années 1960. Mais ces groupes qui participaient à des mouvances maoïstes et trotskistes alors assez vigoureuses, n'inscrivaient pas leurs combats sur le terrain du local et eurent du coup peu d'influence sur la politique menée par la municipalité. Sauf peut-être pour une plus grande prise en compte des conditions de vie des travailleurs immigrés.

France 2 en septembre 2013 : « La Villeneuve : le rêve brisé ». L'émotion fut grande à la Villeneuve après la diffusion de ce reportage qui n'avait qu'un angle : la violence, supposée faire le quotidien de ces quartiers. Le Conseil supérieur de l'audiovisuel, saisi par des habitants, émit un avis très critique à l'égard de ce mauvais travail journalistique. La réalité complexe de cet ensemble de quartiers, rassemblant près de 12 000 habitants sur sa seule partie grenobloise, avait échappé à la journaliste de passage.

Cette complexité, on ne va pas en rendre compte en quelques pages. Il ne s'agit ici que d'évoquer la Villeneuve pendant sa mise en place et ses premières années de fonctionnement sous les mandats municipaux de Dubedout auxquels participa Georges Boulloud. Le père du projet fut Jean Verlhac, et c'est fort légitimement que le parc de la Villeneuve porte aujourd'hui son nom. Il avait revendiqué le poste d'adjoint à l'urbanisme qu'il garda pendant les trois mandats municipaux de Dubedout, car il savait que dans une ville en pleine expansion, c'était le poste clé susceptible, au-delà du simple urbanisme, de piloter un projet politique urbain.

La Villeneuve fut d'abord une ZUP à cheval sur les communes de Grenoble et d'Échirolles. C'est l'État qui créa, en 1960, cette vaste Zone à urbaniser en priorité qui fut l'enveloppe administrative dans laquelle se glissa le plan Bernard. Après le rejet de ce plan par la nouvelle municipalité conduite par Dubedout, restait la ZUP. On l'a vu, dans l'urgence de la préparation des Jeux olympiques, certains éléments du plan Bernard furent gardés, en particulier l'amorce d'une rocade routière et le déplacement plus au sud de la voie ferrée ceinturant Grenoble. Pour le reste, tout devenait possible. Avant même la tenue des JO, dès 1967, la réflexion s'est engagée sur l'urbanisation de cette vaste

réserve foncière. Tous les élus y ont participé, mais certains plus que d'autres. La plupart des membres du groupe SFIO, à l'exception notable de Raymond Espagnac, regardaient d'un peu loin. Ceux du GAM et du PSU s'y sont engagés à fond et jusqu'à la fin du mandat, et pendant une bonne partie du suivant, les réunions, associant élus, techniciens de l'agence d'urbanisme, et les nombreux intervenants extérieurs, se sont enchaînées. Ce sont ces réunions, s'ajoutant à beaucoup d'autres, qui vont épuiser Georges Boulloud. Il ne fut pas un acteur de premier plan dans la préparation du projet mais il s'est astreint à y participer. Les premiers rôles, chez les élus, furent tenus par Hubert Dubedout, Jean Verlhac, Bernard Gilman, l'adjoint à la culture, et, dans une moindre mesure, par Denise Bellot, adjointe aux affaires sociales et Raymond Espagnac, adjoint aux sports qui relayait son collègue Maurice Gleize.

Dans le long courrier envoyé le 27 mai 1966 à la société d'aménagement en charge de la ZUP pour lui signifier le rejet du plan Bernard, Dubedout écrit : « La notion de programme doit donc désormais être l'impératif majeur ». Et, façon un peu cruelle de dire que l'on avait jusque-là tout fait à l'envers, il précise : « [...] en dehors de cet impératif du délai olympique, il vaut mieux faire les études d'abord, établir le programme et ensuite seulement mettre en forme dans un plan-masse ». Les études, c'était l'affaire de l'agence d'urbanisme ; le programme était de la responsabilité politique des élus ; le plan-masse résulterait d'un va-et-vient entre architectes-urbanistes et élus.

Le programme, dans ses grandes lignes, fut arrêté dans les années 1967 et 1968. Le point fort en était la mixité sociale dans l'habitat, aux antipodes du reproche de ségrégation fait au plan Bernard. Ensuite, il s'agissait de construire un grand nombre de logements, car la pénurie était criante

dans l'agglomération, autant pour les logements sociaux que pour les logements en accession à la propriété à des prix abordables ; près de 5 000 logements étaient donc prévus, en dix ans, répartis en trois quartiers sur la partie grenobloise de la Villeneuve. Deux de ces trois quartiers furent réalisés, l'Arlequin et les Baladins, le troisième, situé au nord d'Alpexpo, fut abandonné par la municipalité Carignon. Par ailleurs, en concertation avec Échirolles, à la charnière des deux communes, il fut décidé de créer un centre secondaire d'agglomération, susceptible de rayonner au-delà des nouveaux quartiers environnants et de fixer de nombreux emplois. Ce centre, dont l'élément le plus apparent est l'ensemble commercial constitué par le plus grand hypermarché de l'agglomération et par Grand'Place, concentre aujourd'hui environ 5 000 emplois. Enfin, émergea la volonté, côté Grenoble, de doter ces nouveaux quartiers d'équipements associant différents types d'interventions – éducation, culture, social, sport – ; c'est ce que l'on allait appeler les équipements intégrés. Ce sont ces équipements qui ont le plus focalisé l'attention de ceux qui ont vu dans la Villeneuve un véritable laboratoire social.

Le vocable Villeneuve apparaît en 1970, peu de temps avant le démarrage des chantiers. C'est le moment où le programme élaboré par les élus commence à s'inscrire dans une forme architecturale. Le nom a été choisi pour se démarquer des grands ensembles qui avaient proliféré dans les années 1950 et 1960. À Grenoble, cela avait donné les quartiers Teisseire, Mistral, Jouhaux. Comme ailleurs en France, en ces années de boom démographique, d'industrialisation et d'expansion urbaine, on a souvent posé à la va-vite, dans les banlieues proches ou lointaines, des barres et des tours ceinturées de voiries automobiles, avec peu d'équipements collectifs, hors les écoles. Il s'agissait de loger à bon compte

de toutes sortes de leur maladie et de la relation avec le médecin.

C'est en 1976, il venait d'avoir 45 ans, que Geo ressentit brutalement sa maladie. « Un chien qui vous mord aux poignets et qui ne vous lâche plus ». Les étudiants en médecine rencontrés l'ont souvent entendu utiliser cette formule. La polyarthrite, c'est d'abord la douleur. Les déformations viennent éventuellement ensuite – Geo parlait peu de sa maladie, mais il lui arrivait de dire à ses amis : « Je suis un vieux tordu ». Puis vient la gêne plus ou moins invalidante. Un de ses voisins d'atelier en témoigne qui dit qu'on le voyait mettre plus de temps dans les tâches à accomplir, manquer de précision pour certains assemblages, de force pour certains serrages. Et ce même témoin ajoute que souvent les copains d'atelier quittaient leur poste et venaient lui donner un coup de main. Il ne se plaignait pas, mais il pestait : « La polyarthrite atteint un homme pour quatre femmes, et il a fallu que ça tombe sur moi ! » Avait-il des prédispositions génétiques ? On se souvient que son grand-père paternel, Anatole Boulloud, le père de Marius, serait mort des suites d'une polyarthrite, peut-être mal soignée, à 22 ans.

Quand Dubedout et Verlhac le sollicitèrent pour participer de nouveau à la municipalité, en 1977, on a vu qu'il posa comme condition que des dispositions soient prises pour lui permettre de passer à mi-temps chez Neyrpic. Mais cela ne suffit pas et les années suivantes en usine furent très difficiles. Au bout de trois ans, il décida d'arrêter. Fini le travail dans l'atelier au milieu des copains. Fini son mandat de délégué CGT du personnel. Fini de se revendiquer ouvrier. Fini son vieux et cher Neyrpic. Il n'avait que 49 ans mais était déjà usé. Grâce à l'appui d'un collègue de la mairie, il put se faire embaucher à la Compagnie de chauffage de la ville

de Grenoble où il occupa un emploi administratif de suivi de la consommation des usagers. Un travail répétitif, fastidieux, qu'il effectuait avec modestie et sans se plaindre, témoigne une personne qui partagea quelque temps son bureau au milieu des années 1980. Cette même personne, qui ne le connaissait pas auparavant, ajoute que son voisinage était passionnant, car il faisait partager à ses collègues le récit de ses engagements grenoblois. Il resta 11 ans à la Compagnie de chauffage, jusqu'à ce qu'il pût prendre sa retraite, à 60 ans, juste un peu plus usé. Dans son nouvel emploi, il dut se mettre à l'informatique, et l'ordinateur devint son nouvel outil de travail dont il fera un usage intensif, chez lui, après sa retraite.

Au moment de son embauche à la Compagnie de chauffage, il leva le pied à la mairie, renonçant provisoirement à la présidence de l'ODTI qu'il reprit à partir de 1982. Il eut des arrêts, des interventions chirurgicales. Un temps, la maladie sembla la plus forte. Les progrès de la thérapeutique permirent une relative stabilisation. L'amélioration fut plus nette quand apparut, dans les années 2000, la biothérapie dans laquelle les médecins l'engagèrent. Mais cela le contraignit à une injection au moins une fois tous les deux mois, à près de 1 000 euros la dose. Ce coût, pris en charge par la Sécurité sociale, lui semblait exorbitant et cela le travaillait, lui qui avait toujours vécu assez chichement. C'est peut-être une certaine mauvaise conscience qui l'amena à s'investir avec ardeur dans ce Programme Patient Partenaire, une façon de payer une dette à la collectivité.

Pour participer à une formation, il faut d'abord se former soi-même. Pendant plus d'une année, Georges Boulloud suivit des sessions à Paris qui portaient sur la maladie et sur ce qui était attendu de ces patients partenaires. À l'issue de cette formation, il subit une sorte de contrôle des connaissances

qui lui permit d'être agréé comme formateur dans le cadre du PPP. Il fit équipe à Grenoble avec une ancienne cadre de banque qui raconte que Geo était le seul manuel du programme et qu'il faisait sensation chez les étudiants et tout autant chez les formateurs qui le découvraient à l'occasion des séminaires annuels qui les rassemblaient à Paris ou à Nice. Il y allait toujours en compagnie de son épouse. Suzon prit goût à ces rencontres où elle faisait bonne figure. Lui n'arrêtait pas de pester contre le fait qu'on n'était pas obligé de les héberger dans des hôtels quatre ou cinq étoiles. Le fait que ce soit payé par un laboratoire pharmaceutique ne suffisait pas à réduire, là aussi, sa mauvaise conscience. Dans ces rencontres, Geo découvrit d'autres malades, d'autres situations, souvent très douloureuses. Il les évoquait parfois devant les étudiants. Comme le cas de cette femme de diplomate qui fut abandonnée par son mari quand la maladie se déclara car il lui fallait, dans sa fonction, une épouse de bonne allure. « Le salaud ! » s'exclama Geo au terme de son récit. Aux étudiants, il commençait par leur dire qu'il les remerciait pour la voie qu'ils avaient choisie et ensuite il leur parlait surtout de ce qu'il avait vécu comme ouvrier quand la polyarthrite le saisit et des conséquences domestiques. Il terminait toujours par un sonore et ferme conseil : « Écoutez vos patients ! ».

Une voix de prophète

La personne qui fit équipe avec Geo dans le Programme Patient Partenaire pendant une dizaine d'années, ne se souvient pas l'avoir entendu évoquer les questions religieuses. Elle n'était d'ailleurs pas destinatrice des nombreux courriels qu'il leur consacrait. Il se comportait là comme il l'avait toujours fait, à l'usine, au syndicat, à la mairie, au parti : pas de mélange des genres. Sa foi dans un Dieu